

# La perversion, une spécificité humaine si peu sexuelle

**philippe jeammet**

**L'auteur présente la perversion comme reliée aux dangers de la satisfaction libidinale dans le cadre d'une relation de dépendance et de l'affaiblissement moïque et narcissique que cette dépendance présuppose. La satisfaction libidinale implique l'abandon à une passivité menaçante pour un narcissisme déficient. La défense perverse substitue à la satisfaction libidinale la récompense narcissique du contrôle sur l'objet libidinal et sur la distance de la relation avec lui. Les caractéristiques de cette relation perversie sont décrites, de même que certaines de leurs incidences sur a relation thérapeutique**

**L**es perversions sexuelles occupent une place importante dans le registre des perversions au point d'en constituer le paradigme et de rendre inévitable l'association du nom et de l'adjectif même si on parle aussi de perversions morales. Freud en a fait un avatar inévitable du développement de l'enfant et de sa libido. À l'enfant « pervers polymorphe » la pression sociale et la constitution du Surmoi contraindront le Moi à substituer la névrose infantile.

Mais faut-il chercher dans les avatars de la libido humaine l'origine de la perversion? Ou ne faut-il pas plutôt s'interroger sur les particularités du fonctionnement psychique humain qui confère à la sexualité de l'homme une spécificité qui la différencie de la sexualité animale? Or le plus spécifique n'est pas le sexuel en lui-même mais comme Freud le précise à propos de la pulsion le travail demandé à la psyché du fait de sa liaison avec le corps. Ce travail c'est celui de l'activité de représentation et au-delà de celle-ci et grâce à celle-ci la possibilité de l'activité réflexive. Mais le corrélat en est la conscience de soi, de sa finitude et de ses manques, c'est à dire l'accès au narcissisme et à une individualité identitaire avec comme conséquence inévitable la perception de sa vulnérabilité par le sujet et des menaces qui pèsent sur cette identité fragile.

Cette division apportée par la conscience réflexive, propre aux êtres humains, génère une contradiction potentielle entre la double exigence d'une appétence introjective pour l'objet nécessaire au développement du Moi et d'une auto-suffisance narcissique différenciatrice d'avec l'objet. Il ne s'agit pas bien sûr d'une véritable opposition mais d'un paradoxe qui trouve pour partie sa solution avec deux ordres de phénomènes psychiques. Le premier est le paradoxe énoncé par Winnicott : pour que le bébé se perçoive créateur de l'objet il faut que l'objet soit déjà là et suffisamment en adéquation aux besoins de l'enfant pour que celui-ci ne perçoive pas trop tôt et trop intensément son impuissance et sa dépendance à son

égard. Le deuxième c'est l'ouverture à la tiercité qui en apportant une différenciation entre les objets d'attachement autorise le sujet à se différencier lui-même de l'objet autrement que par le rejet et le clivage en bon/mauvais.

Toute difficulté importante, durable, répétitive dans ces deux processus limite les introjections et contribue à rendre l'enfant dépendant de ses relations aux objets externes c'est à dire au monde perceptivo-moteur au détriment de ses ressources internes psychiques et de la satisfaction hallucinatoire du désir décrite par Freud. À ce défaut introjectif des bons objets internes répond l'insécurité interne et la contrainte à s'agripper au contrôle perceptif de ce qui tient lieu de bons objets externes ou à leurs substituts matériels. L'exemple quasi expérimental est celui des carences relationnelles précoces qui voit l'enfant carencé développer une activité de quête de sensations comme substitut des relations tendres et confiantes absentes. À la place de la mère il recherche des sensations physiques douloureuses qui ont toujours une dimension autodestructrice. L'absence de l'objet investi n'est plus remplacée par le plaisir du recours à une activité mentale ou corporelle, mais par l'auto-stimulation mécanique du corps. À la place du lien plus ou moins interrompu l'enfant investit un élément neutre du cadre environnant ou une partie de son propre corps. La violence de cet investissement et son caractère destructeur sont proportionnels à la perte de la qualité relationnelle du lien et à ce qu'on pourrait appeler sa déshumanisation.

Sans l'objet d'appétence, l'enfant, sa pulsionnalité, ne sont que violence en quête d'un contenant et d'une limite. C'est la qualité de la relation avec l'objet qui confère à celle-ci sa dimension libidinale et, en miroir, construit des assises narcissiques sécurisées grâce à l'intériorisation de ce lien et des qualités dont il est porteur. Quand l'objet fait défaut ou s'impose trop le monde externe prend le pas sur les ressources internes.

Entre cette quête auto-destructrice de sensations pour se sentir exister et le plaisir d'être de l'enfant satisfait et apaisé par l'échange avec l'objet, tous les intermédiaires existent. C'est le champ de la dépendance.

En se plaçant du point de vue du fonctionnement psychique, la dépendance peut être décrite comme l'utilisation à des fins défensives de la réalité perceptivo-motrice comme contre-investissement d'une réalité psychique interne défaillante ou menaçante (Jeammet, Corcos, 1991). Cette perspective s'avère une virtualité sinon une constante du fonctionnement mental, car il existe toujours un jeu dialectique d'investissement et de contre-investissement entre la réalité psychique interne et la réalité externe du monde perceptivo-moteur. Elle pose problème dans la mesure où elle devient un mode prévalent et durable du fonctionnement mental au détriment d'autres modalités. Il s'agit donc d'une modalité de fonctionnement susceptible de concerner des structures et des organisations psychiques différentes, et d'apparaître ou de disparaître en fonction des variations de la conjoncture interne et environnementale à laquelle elle est par définition extrêmement sensible. Vont devenir dépendants ceux qui vont utiliser de façon dominante, contraignante, la réalité externe, c'est-à-dire le monde perceptivo-moteur pour contre-investir une réalité interne sur laquelle ils ne peuvent pas s'appuyer car elle ne leur donne pas la sécurité interne nécessaire, base de cette relative liberté. Une réalité interne suffisamment sécurisante offre, en cas de conflit ou de difficultés, une possibilité

de régression qui n'est pas synonyme de désorganisation. Les sujets dépendants ne disposent pas, pour de multiples raisons, de cette base suffisamment sécurisante au niveau de leur réalité interne.

Cette dépendance à l'objet externe, et ce d'autant plus qu'elle est plus massive et plus précoce, ampute les assises narcissiques, ce que d'aucuns appellent le Soi, puis le Moi d'une part plus ou moins importante de leurs ressources au profit d'une dépendance narcissique à ces sources perceptives externes devenues, à certains moments clés du développement, le support et le garant de la continuité narcissique du sujet et parfois de sa survie psychique. Cette situation rend les sujets particulièrement tributaires de ces supports perceptifs et de toute variation de la distance relationnelle. Cela se traduit par leur sensibilité à ces deux modalités primaires d'angoisse qui traduisent la mise en danger du Moi : l'angoisse de séparation et l'angoisse d'intrusion. Quand il ne se sent pas vu ou pris en compte le sujet se sent abandonné, mais quand on s'intéresse à lui il se sent vite menacé d'envahissement et effrayé de ne pas être à la hauteur de ce qu'il suppose qu'on attend de lui en miroir de ces propres attentes et de son avidité.

Pour le sujet en insécurité qui se sent vide ou insuffisant et pour lequel l'objet est immédiatement d'autant plus menaçant qu'il est plus attendu et envié le plaisir de l'échange est trop dangereux pour l'intégrité du Moi. La relation d'emprise, telle que l'a reprise P. Denis, comme moyen de contrôle d'un Moi menacé de débordement prend le pas sur le plaisir de la satisfaction. (Denis 1997). Au plaisir de la satisfaction s'oppose ainsi le plaisir d'emprise. Le premier nécessite un moi suffisamment en sécurité, c'est-à-dire suffisamment en harmonie avec ses objets internes, pour pouvoir s'abandonner au plaisir de la satisfaction avec ce que cela suppose de tolérance à la passivité à l'égard de l'objet de satisfaction. Le second devient la défense obligée d'un Moi menacé de débordement.

Comme toujours quand le narcissisme est fortement engagé plus le sujet sera dépendant, plus il aura besoin en miroir de rendre la personne dont il dépend dépendante de lui à son tour. Or ce n'est pas par le plaisir de la satisfaction partagée qu'il la rendra dépendante mais par l'insatisfaction. Plaintes corporelles et conduites d'opposition deviennent alors les moyens privilégiés de gérer la distance relationnelle avec l'objet de dépendance. Par l'insatisfaction l'enfant oblige l'entourage à s'occuper de lui et en même temps il lui échappe et sauvegarde son autonomie puisqu'il ne reçoit rien qui puisse le nourrir et l'apaiser. Tout symptôme ou trouble du comportement est susceptible d'être utilisé par la suite comme régulateur de la distance relationnelle aux objets d'attachement, quels que puissent être par ailleurs la diversité des facteurs étiologiques.

C'est nous semble-t-il le paradoxe central du développement : plus on est en insécurité interne, plus on dépend d'autrui pour se rassurer, moins on peut recevoir. C'est aussi le paradoxe du narcissisme qui doit se nourrir de l'objet pour s'épanouir mais vit l'objet comme immédiatement antagoniste dès qu'il apparaît comme existant hors de lui et d'autant plus qu'il est source d'envie.

Que l'emprise porte sur l'objet, cherche à le remplacer par des substituts, ou concerne le désir vécu comme cheval de Troie de l'objet au sein du Moi, elle est violence en ce sens que sa finalité est bien de nier l'altérité de l'autre, de le réduire à un rôle purement fonctionnel au service du Moi ou même de le faire disparaître.

On pourrait ainsi considérer que le progressif accès à la conscience réflexive de l'être humain l'a en partie délivré des contraintes instinctuelles qui régissent les animaux. En contrepartie il lui a fait prendre conscience de sa dépendance et a ouvert la voie du narcissisme en chargeant le Moi d'être le gardien de son territoire physique mais aussi symbolique au travers de l'image et de l'estime de soi. De ce fait tout investissement est vecteur d'un enjeu narcissique que ce soit au niveau du besoin d'attachement, de celui de maîtrise ou bien sûr des pulsions sexuelles et agressives. C'est cet enjeu narcissique et le travail psychique auquel il donne lieu qui est spécifiquement humain et non les besoins ou les pulsions qui en eux-mêmes sont ce que nous héritons de notre origine animale. En posant comme possible antinomiques l'appétence pour l'objet (aussi bien dans sa dimension d'attachement que de désirs sexuels) et la protection narcissique cette conception place le paradoxe en position nodale dans le développement humain.

La perversion potentielle du lien nous semble ainsi au cœur de la spécificité humaine en tant qu'elle représente la défense narcissique par excellence d'un Moi menacé dans ses limites et son identité. Selon la nature de l'objet sur lequel s'exerce l'emprise, les formes de celle-ci et son étendue, la plus ou moins grande implication libidinale ou aggressive, la gamme de la relation perverse peut varier considérablement d'un individu à l'autre mais aussi selon les moments de l'existence.

La défense perverse en tant qu'utilisation de l'objet à des fins de maîtrise narcissique se situe en position intermédiaire entre cette autre modalité de réponse à la détresse narcissique qu'est la violence destructrice de soi ou des autres et son contraire : l'expansion narcissique positive dans la créativité et la rencontre objectale dans le respect de la différence. Mais la créativité comporte une dimension narcissique importante qui peut même revêtir un caractère d'auto-engendrement, comme l'oblativité apparente peut se nourrir parfois de maîtrise masochique. Cependant dans un cas comme dans l'autre, contrairement à la défense perverse, créativité et oblativité ne portent pas atteinte à l'objet et en miroir ont le plus souvent des effets renarcissisants pour celui qui l'exerce. Effets qu'il convient cependant de relativiser quand on connaît la grande vulnérabilité narcissique des créateurs et leurs difficultés à tolérer les critiques, quelle que puisse être la reconnaissance dont ils jouissent, ainsi que la fréquence de la coexistence de défenses perverses chez ces sujets.

La défense perverse est donc une potentialité humaine toujours plus ou moins à la disposition du Moi. Ce dernier sera d'autant plus enclin à l'utiliser qu'il se percevra plus menacé et en insécurité interne et qu'il se trouvera fragilisé par des vulnérabilités diverses. Parmi celles-ci les expériences à portée traumatique de l'enfance, « les traumatismes cumulatifs » (M. Kahn) sont susceptibles d'avoir un

pouvoir organisateur en clivant le Moi et en facilitant un accrochage défensif à des éléments du monde perceptif pour contre-investir une réalité interne inélaborable en termes de représentations psychiques accessibles à la conscience et susceptibles de permettre un travail de déplacement.

C'est au travers des troubles du comportement et de la pathologie de l'agir que s'expriment de façon la plus manifeste les conséquences de la relation de dépendance et de ses aménagements pervers. Les perversions, comme les addictions, sont certainement parmi les conduites qui concernent la psychopathologie celles qui interrogent le plus le clinicien sur les frontières entre le normal et le pathologique. Leur situation « clé » au carrefour du besoin et du désir leur confère une position centrale quant aux interrogations sur les conduites humaines. C'est probablement parce que ce sont celles qui apparaissent le plus intimement liées à cette capacité propre à l'espèce humaine de détourner de leurs finalités naturelles un certain nombre de ses fonctions physiologiques : la faim, la soif, la sexualité, la régulation du plaisir et de l'alternance tension/détente ou la recherche de sensations.

Une question se pose alors : qu'est-ce qui permet à cette potentialité perverse de se concrétiser? Les points d'accrochage sur lesquels vont s'exercer l'emprise perverse sont variables et en fait conjoncturels. Les perversions dites sexuelles en sont une des modalités qui certes génère ses effets propres du fait de la place de la sexualité dans les relations et de son caractère contraignant. Mais la fascination qu'elles exercent me paraît plus liée à leurs particularités d'expression qu'à des données structurales plus conjoncturelles, comme il vient d'être dit, que relevant de causalités propres.

C'est la conjonction des différentes contraintes qui pèsent sur le sujet et du contexte dans lequel il évolue qui conditionnent l'expression des défenses perverses. On trouve parmi les contraintes les effets de la vulnérabilité de la personnalité dans sa double dimension psychologique mais aussi biologique qu'elle soit le fait de certaines caractéristiques biologiques liées au tempérament : dépressives, anxieuses, de recherche de sensations..., ou de sensibilités particulières aux effets de certains psychotropes (alcool, drogues...). On y retrouve également les effets propres des produits dans leur capacité à focaliser une dépendance en fonction de leur pouvoir spécifique et de la sensibilité particulière d'un individu à ce pouvoir; mais aussi le rôle de personnes dont l'abandon brutal ou l'intrusion conduisent l'enfant puis l'adolescent à se protéger des affects provoqués par l'objet par le surinvestissement perceptif défensif d'une donnée sensorielle du contexte. Enfin l'importance de la conjoncture vient souligner le rôle déclenchant des événements et de l'actualité personnelle, familiale et sociale et le pouvoir révélateur et organisateur des rencontres avec des personnes comme avec des produits. Tout ce qui a été dit précédemment témoigne de la grande sensibilité de ces sujets aux aléas de la relation avec l'environnement, à l'image que celui-ci leur renvoie d'eux-mêmes ainsi qu'à son rôle de soutien narcissique.

En tout cas il apparaît que ces conduites ont en commun d'induire des modes de relation qui constituent la relation perverse et qu'on peut décrypter à la lumière des

particularités de la relation d'emprise mise en jeu par un Moi menacé par la relation objectale.

### **Les aménagements pervers de la relation**

Ils confèrent à la relation des caractéristiques communes qui plaident en faveur de contraintes sous-jacentes communes. La relation perversie se présente comme une contrainte auquel le Moi peut difficilement résister et avec laquelle il peut apparaître en syntonie, comme si c'était son choix, mais au prix d'un clivage. Il n'est pas rare d'ailleurs qu'au moment même où le Moi cesse de lutter contre la contrainte perverse, le sujet est amené à contre-investir ses doutes sur le bien fondé de cette conduite, et sa lutte plus ou moins compulsive contre elle, en l'idéalisant voire en développant une action prosélyte en sa faveur. Ce n'est plus seulement un choix, ce serait la norme à partir du moment où le désir d'une telle conduite émerge et il faudrait en convaincre les autres. Mais là où le sujet en fait l'expression d'un choix ou du moins d'une libre adhésion à sa nature profonde, le propos est contredit par le caractère contraignant de la pratique quels que puissent être les risques qu'elle entraîne.

Elle se présente comme une nécessité et même souvent comme une urgence sinon à la réaliser dans l'immédiat mais au moins à la fantasmer et à la préparer. Une fois programmée, tout retard, tout obstacle devient intolérable et peut déclencher des crises de rage et des réponses violentes parfois même dangereuses. L'intolérance à l'attente, à la contrariété, et même aux moindres anicroches qui font que la pratique ne se déroule pas exactement comme prévu, est remarquable. Elle est l'expression de ce caractère contraignant de la conduite, quoiqu'en pense le sujet, et témoigne de la menace de désorganisation qui pèse sur le Moi si tout ne se déroule pas comme prévu. On peut y voir le reflet de ses racines infantiles tant le comportement est proche de celui du petit enfant confronté au détail perceptif (le coin cassé du gâteau sec qu'il voulait, le verre qu'il n'avait pas choisi pour boire, le énième baiser refusé avant la séparation pour le coucher...) qui le renvoie à son impuissance à maîtriser le cours des choses et à son angoisse d'être laissé face à lui-même et à son impuissance à contrôler à l'extérieur les émotions qu'il ne peut tolérer à l'intérieur.

On retrouve chez les sujets dépendants ce besoin profond d'interposer du sensoriel entre lui-même et l'autre, ainsi qu'entre lui-même et lui-même, comme condition de la permanence de son sentiment de continuité d'une façon analogue à celle de l'enfant précédemment décrit qui remplace l'objet absent inaccessible psychiquement par l'accrochage au percept.

Le comportement permet au sujet de s'assurer à la fois de la réalité d'un contact externe, incertain au niveau interne, et de son maintien hors des limites du Moi à la périphérie de lui-même. Ce nouvel équilibre est le résultat d'un mouvement en miroir de renversement en son contraire et de bascule du dedans au-dehors par lequel le sujet fait vivre à l'objet visé par le comportement ce qu'il a pu avoir le sentiment d'avoir subi dans son enfance et de continuer à subir de la part de ses

objets internes. La pratique de cette conduite comportementale lui permet de retrouver un lien qui n'est pas sans rapport avec celui qu'il entretenait auparavant avec ses objets d'attachement privilégiés, c'est-à-dire un lien de dépendance qui vient révéler en miroir celui qui le reliait à ses objets internes et à leurs représentants externes. Mais le sujet peut aisément ignorer ainsi la nature de ce lien et développer au contraire le fantasme d'une maîtrise de ce néo-objet qu'est le comportement, alors qu'en fait il devient aisément un objet de dépendance qui peut prendre une dimension toxicomaniaque. On peut comprendre dans ce contexte l'importance de la fonction perceptive et des données sensorielles par lesquelles ces sujets s'assurent de la présence concrète des objets qui leur font défaut à l'intérieur, tout en pouvant vérifier que l'objet en question est à la fois à disposition, sous la main, et toujours extérieur, c'est-à-dire sans risque de confusion avec le sujet. M. Khan (Khan, 1979) rappelle qu'A. Freud voyait dans le négativisme du pervers les effets de sa crainte d'une soumission émotionnelle et d'une menace d'annihilation.

Cet effort d'emprise sur un objet interne qui se dérobe peut prendre différents visages : efforts de transformation de l'animé en inanimé, (comme l'a décrit P.C. Racamier(1980) à la suite de V. Tausk et de sa machine à influencer dans ces processus de défense contre la psychose), recours pervers aux fétiches, relation fétichique à l'objet de E. Kestemberg, relation idéalisée à un personnage, à des idéaux... interposition de ces ersatz relationnels que sont les conduites d'addiction : toxicomanie, alcoolisme, troubles des conduites alimentaires. Dans tous ces cas, il s'agit pour le sujet de reprendre le contrôle de ce qui risque de le déborder en exerçant une emprise de plus en plus grande sur l'objet ou, à défaut, sur ce qui le remplace dans un mouvement de délibidinisation croissante qui commence par idéaliser l'objet, lui enlever son caractère charnel et pulsionnel, pour le déshumaniser de plus en plus et le transformer en un objet matériel devenu parfaitement contrôlable, dernier rempart contre la destruction totale de l'objet, mais ayant perdu tout caractère vivant, libidinal et tendre et prenant de ce fait une charge mortifère importante.

En thérapie comme dans leurs relations courantes, des traits de caractère et de comportement communs imprègnent fortement les modalités habituelles de relation de ces sujets, dominées par la dimension narcissique que traduit la quête du regard des autres, la fréquence de leurs attitudes en miroir de celles d'autrui, ou leur brusque renversement dans le contraire. Ils oscillent entre un placage conformiste et une opposition systématique, souvent d'ailleurs plus passive et insidieuse que manifeste et active, mais toujours au détriment de leurs désirs propres qui demeurent en général flous et contradictoires et largement méconnus par eux-mêmes. On les voit passer de la complaisance la plus grande à l'entêtement le plus obstiné qui peut les conduire jusqu'à la mort sans qu'elle soit pour autant souhaitée.

Le besoin de dissimulation est habituel et les conduit à n'accomplir qu'en cachette un certain nombre de leurs activités, en particulier celles leur procurant du plaisir et notamment celles liées à leurs conduites addictives. Cette difficulté à

montrer et on serait tenté de dire à « avouer » leur plaisir s'étend souvent à toute activité à partir du moment où celle-ci pourrait être l'occasion d'un plaisir partagé, notamment avec une personne proche particulièrement investie. Mais là encore il n'est pas rare qu'ils présentent un comportement opposé, avec un exhibitionnisme qui prend un caractère provocant voire même avec une connotation franchement masochique et pousse l'entourage à les rejeter. La personnalité à facettes de ces sujets est susceptible de provoquer des conflits et des divisions de l'entourage à leur propos d'une façon analogue à leurs propres divisions internes. Elle les fait volontiers qualifier de menteurs et surtout de manipulateurs. Ils manipulent en effet les autres, comme ils se sont sentis manipulés dans leur enfance et comme ils craignent toujours de l'être. Ils le sont en effet, mais avant tout par leur besoin de dépendance et l'ampleur de leur quête d'attention et de leur attente à l'égard des autres.

Leurs premiers contacts se caractérisent par la fréquence d'un emballement relationnel sinon d'un véritable coup de foudre; leur sensibilité est grande aux moindres attentions mais plus encore à la déception, l'enthousiasme du début faisant place au rejet. La facilité du contact, dans une apparente proximité relationnelle abolissant les différences, n'a d'égale que leur intolérance à la différence et au conflit avec un oubli apparent de l'intimité précédente aussi rapide et déconcertant que l'avait été la familiarité antérieure.

On ne peut pourtant pas dire que la relation ne soit pas investie, tant l'implication du sujet est souvent massive, mais l'urgence contraignante d'un contact, plus d'ailleurs que d'un lien, prend le pas sur la qualité de l'objet investi. Celui-ci n'est pas plus reconnu dans sa spécificité et sa différence que ne l'a été l'enfant dans la singularité de ses besoins et de ses attentes, de même que celui-ci devenu adulte a bien du mal à reconnaître ses propres besoins et désirs. Rien d'étonnant que la relation ne puisse ni s'intérioriser ni, de ce fait, s'inscrire aisément dans la durée. Les mécanismes psychiques de maîtrise, liés en particulier à l'analité, sont inefficients ou focalisés sur éventuellement des ébauches de symptômes obsessionnels sans prise efficace sur la relation. Celle-ci est dominée par l'idéalisation et son corollaire le déni ignorant la réalité de l'objet, comme aussi les désirs profonds du sujet auxquels ce dernier a bien du mal à accéder. Méconnaissance des affects profonds en miroir probablement d'une semblable méconnaissance dans l'enfance de leurs besoins et désirs comme de leurs affects par l'entourage.

Il en est de même du travail d'élaboration qui peut être fait en psychothérapie. Il peut donner le sentiment d'avancer rapidement, avec parfois des capacités apparentes d'insight impressionnantes, mais qui ne changent rien au comportement et, plus encore, paraissent glisser à la surface du Moi sans ancrage en profondeur. Il suffit d'une réflexion inappropriée, d'une attitude inopportune, d'une variation de la distance relationnelle due à une soudaine complicité ou à ce qui peut être ressenti comme une froideur ou une indifférence du thérapeute, pour que tout l'acquis semble s'effacer sans qu'il soit facile de repérer les mécanismes en



œuvre : déni, clivage du Moi, répression, jeu manipulatoire, probablement un peu de tout cela avec en commun un travail du négatif, c'est-à-dire d'effacement du lien objectal au profit de la protection d'un narcissisme meurtri. Travail de désobjectalisation de la pulsion comme le dit A. Green (1990), ultime protection d'un Moi menacé d'être débordé par l'affect poisson-pilote de l'objet à l'intérieur du Moi. Il peut s'en suivre une rupture, un désinvestissement durable du lien ou, au contraire, l'urgence de rétablir au plus vite un contact perceptif avec l'objet. Urgence qui rappelle par son intensité l'angoisse qui souvent précède les séparations. Que cette angoisse soit perçue et reconnue ou qu'elle se traduise par le sentiment que la densité et l'épaisseur du temps passé ensemble disparaissent pour ne laisser au devant de la scène que le drame de ce qui est vécu comme une perte inéluctable. Quelle que soit la durée et la qualité du temps passé ensemble, ne compte que l'acuité du moment de la séparation. Collapsus du temps qui fait écho au collapsus de l'espace interne.

Relation d'extériorité, donc, dont l'absence menace le sujet, mais dont la présence trop insistante fait craindre l'intrusion et une soumission du Moi. L'objet de ce fait est doublement nécessaire et donc doublement dangereux : nécessaire pour créer l'excitation indispensable au Moi pour se sentir exister sinon désirant, mais tout autant nécessaire pour calmer l'excitation née du risque d'intrusion ou d'absence, les deux se conjuguant pour souligner l'importance de l'objet au détriment du Moi.

Relation en miroir, révélatrice de sa dimension narcissique où l'importance de l'objet dans sa figuration perceptive externe signe l'impuissance du Moi face à lui, mais n'a d'égale que l'impuissance dans laquelle le sujet met l'objet. Impuissance du thérapeute à libérer le patient des contraintes de sa relation perverse; à susciter un travail de liaison, de sens et d'intériorisation déplaçant la relation transférentielle sur celle aux objets internes. Au pouvoir de l'objet sur le Moi répond chez celui-ci la tentative de mise sous emprise de l'objet. On trouve là illustré de façon exemplaire ce qui nous semble la loi d'une relation narcissique : soumettre en miroir l'objet dont on est narcissiquement dépendant à une dépendance semblable à l'égard de soi. Nous y voyons une défense identitaire de sauvegarde du Moi.

L'aménagement pervers sauvegarde, en effet, le lien objectal nécessaire en miroir à la survie du Moi, mais en le réduisant à un lien de contact, en surface, qui évite les dangers de l'intériorisation comme ceux de la perte, offrant par l'emprise qu'il autorise un contrepoids efficace à la destructivité. Le contact garantit la présence de l'objet et sa non-destruction tout en assurant son statut d'extra-territorialité, sauvegardant les limites et l'identité. La contre-partie c'est que la source d'excitation demeure elle aussi externe et doit sans cesse être renouvelée. L'ancrage de cette excitation sur une activité physiologique telle que la sexualité, mais aussi la faim ou l'apport d'une substance exogène, autorise sa maîtrise et son apparente indépendance par rapport aux objets investis. Et ce, d'autant plus aisément que les fonctions ainsi perverses peuvent être perçues comme une activité du Moi plus que ne l'est le désir, confondu ici avec son objet, et générateur d'affects violents d'amour et de haine qui ne permettent pas d'ignorer la profonde

dépendance aux objets désirés. L'expression avancée par M. Khan « d'orgasme du Moi » apparaît pertinente pour qualifier les plaisirs générés par ces pratiques. Elle souligne que c'est au sein même du Moi qu'est recherchée l'expérience de plénitude que réalise l'orgasme, l'union avec l'objet demeurant trop porteuse de menaces.

La relation perverse, dans son sens sexuel strict, tente de substituer à la relation émotionnelle imprévisible, la rigidité intangible de la chose matérielle et du contrat. L'accès au plaisir et à l'orgasme y est conditionné par la réalisation du cadre perceptif qui met en scène le fantasme pervers. Ce cadre se caractérise par sa rigidité, son caractère intangible et l'on sait les états de rage ou de détresse parfois meurtriers que peut déclencher le moindre accroc au scénario. La fixité de celui-ci et la dimension de contrat passé entre le pervers et son partenaire a été souligné par de nombreux psychanalystes et par un auteur comme Deleuze dans son essai sur Sacher Masoch (Deleuze, 1990).

Quel peut être le statut métapsychologique de ce néo-objet? Par sa situation aux frontières du dedans et du dehors on pourrait penser à l'objet transitionnel. En fait, il se situe à l'opposé. Ces conduites ne sont pas ce qui permet la création d'une aire de libre-échange entre sujet et objet, à l'abri de laquelle un plaisir partagé peut être pris sans que se pose la question du rôle respectif de l'objet et du sujet dans la genèse de ce plaisir. C'est tout le contraire : elles sont là pour rassurer le sujet sur le maintien de ses limites et sur son pouvoir sur l'objet.

Le statut métapsychologique de l'objet pervers peut cependant rester ambigu. C'est ce qui fait sa force et son intérêt et on peut dire que tant qu'il reste ambigu les possibilités évolutives pour le sujet demeurent plus ouvertes. Le danger c'est cette évolution vers un investissement de plus en plus mécanique et délibidinalisé où il n'a plus qu'une fonction d'auto-stimulation minimale. Il permet au sujet de se sentir encore exister au rythme des pulsations faites de l'alternance du manque et de la satisfaction. Mais comme pour l'enfant carencé cette délibidinalisation de la conduite conduit à substituer la violence de l'auto-stimulation à la massivité de la perte objectale.

Mais grâce à cette ambiguïté l'objet pervers est susceptible d'occuper une large palette de fonctions qui vont de cette auto-stimulation mécanique de carence à une érotisation de type pervers par laquelle l'objet libidinal peut se réintroduire au moyen d'un investissement de type fétichique qui peut s'assouplir et évoluer vers un usage qui le rapproche de l'objet transitionnel de Winnicott dans le meilleur des cas. On trouve là une approche voisine de celle décrite par C. Bollas (Bollas, 1978) à propos de « l'objet transformationnel » et reprise par Braconnier et de celle du « médium malléable » de M. Milner, telle que l'a développée R. Roussillon (Roussillon, 1991).

Rappelons les données classiques de la perversion depuis Freud : clivage du Moi et déni de la castration, autorisant la coexistence de secteurs du Moi de fonctionnement différent, avec un rapport opposé à la réalité. S'y ajoute l'échec du

refoulement qu'exprime la formule qui fait « de la névrose, le négatif de la perversion » dont le corollaire est l'émergence des pulsions partielles. Par la suite, de nombreux travaux ont mis l'accent sur les particularités de la relation perverse (P. Greenacre, Schmeideberg, J. Chasseguet-Smirgel (1989), M. Khan (1979)) ainsi que sur l'importance de la néotomie chez l'être humain et de la dépendance (I. et R. Barande, 1982). Ces travaux nous paraissent particulièrement éclairants pour comprendre la relation perverse. On y trouve en effet souligné le rôle de facteurs économiques et dynamiques qui sont justement ceux qui confèrent à ces comportements leurs caractères les plus remarquables : l'importance de la relation d'emprise; le mouvement de délibidinisation et de déliaison; la place dévolue aux sensations, notamment cutanées et au regard, au détriment des émotions; le refus de l'intériorité au profit de l'extériorité, et plus précisément de la surface, et corrélativement une volonté d'objectalisation, au détriment du lien d'empathie; l'omniprésence de la mort qui peut prendre la forme de la destruction (de l'Objet et du Moi), ou de la fusion, avec perte totale des limites; un besoin répétitif de générer l'émergence régulière d'excitation, dont il faut sans cesse contrôler le devenir qui pourrait menacer l'identité, excitation qui pourtant est nécessaire au maintien du sentiment de continuité; en somme, une constante réaffirmation des limites face aux désirs dont le « contrat » comme condition d'accès au plaisir orgastique, représente une des modalités.

La relation perverse, en lui-même peu spécifique apporte un double colmatage à ces « déficiences structurelles » ou « failles occasionnelles » de l'appareil psychique, sources de souffrance et de déséquilibre pour le Moi. Elle colmate en effet les brèches narcissiques, liées aux défaillances des assises narcissiques et des premiers auto-érotismes, en s'offrant comme néo-objet de substitution sous emprise : toujours à disposition, maîtrisable, n'apportant aucune confrontation à la différence, évitant ainsi les angoisses de séparation comme de castration. Elle concrétise une source d'excitation externe qui vient relayer les défaillances internes du désir et contre-investir les angoisses de destruction et de vide. Mais elle est aussi un pare-excitations par rapport au potentiel excitant des objets et à la dimension incestueuse que leur attente et leur désirabilité ne fait qu'accroître. En cela on peut la considérer comme un pansement pour la psyché qui tente de guérir les blessures narcissiques laissées par l'inadéquation de la relation avec les premiers objets (Jeammet, 2000), puis par la contrainte d'un accrochage aux objets perceptifs externes au détriment de la satisfaction hallucinatoire de désir et par le pouvoir excitant acquis par ces objets du fait de la dépendance générée et des effets incestueux potentiels qu'elle induit sur les relations les plus investies.

Les ruptures des relations narcissiques qui lient certaines mères à certains de leurs enfants occupant une place particulière dans leur histoire et leur psyché sont un facteur propice au développement de cette vulnérabilité aux relations perverses. L'enfant utilisé à des fins essentiellement narcissiques par un parent ne

pourra guère développer ses propres assises narcissiques, les réponses de l'environnement correspondant davantage à la satisfaction des besoins narcissiques du parent qu'à celle des besoins propres de l'enfant, limitant ses capacités à constituer des assises narcissiques autonomes et le laissant dépendant d'apports externes. La naissance d'un puîné, une absence maternelle prolongée, le détournement du regard et de l'investissement de celle-ci pour une raison quelconque, notamment un passage dépressif, seront autant d'occasions de rupture de la trame narcissique favorisant le surinvestissement du perceptif au détriment du développement des capacités introjectives.

De même ce défaut d'adéquation des réponses de l'environnement aux besoins et désirs de l'enfant et par là même l'absence d'empathie de reconnaissance et de nomination par le même environnement des états émotionnels internes de l'enfant facilite leur méconnaissance future par celui-ci et crée les conditions d'une difficulté de contact par l'enfant avec ces états émotionnels et de leur représentation psychique, base possible d'une alexithymie. (Corcos, 1998).

Cet échec du travail de déplacement et de différenciation favorise l'indifférenciation des Imagos et la condensation des instances psychiques. Le surmoi ne peut s'attacher à une figure intériorisée différenciée et demeure largement infiltré par les aspects du ça les plus archaïques. Il alimente un Idéal du Moi (que certains préfèrent appeler alors le Moi-Idéal) dont il renforce les exigences au détriment du Moi. Au lieu de soutenir le narcissisme défaillant de ces sujets l'Idéal devenu inatteignable, car nourri de la voracité du ça, exerce au contraire un effet de vampirisation du Moi et contribue à entretenir voire à aggraver la faille narcissique.

Qu'en est-il du déni de la castration? L'angoisse de castration ne nous apparaît pas centrale dans ces cas. Elle s'efface au profit de l'angoisse de séparation et de son oscillation entre abandon et intrusion. L'ampleur du mouvement régressif, le niveau des fixations infantiles ne permettent pas à la différence des sexes de jouer son rôle organisateur, tout comme l'échec relatif des ressources auto-érotiques empêche les zones érogènes d'assurer leur fonction d'ancrage de la relation objectale. Celle-ci va s'opérer à un niveau plus archaïque et de plus grande dispersion des zones érogènes : le toucher, la vue, les fonctions physiologiques vont être les points de liaison sujet/objet. Par contre l'angoisse de castration joue souvent le rôle déclencheur du mouvement régressif et elle pourra reprendre sa place au cours de l'évolution dans la cure.

### **Aménagement pervers et thérapie**

Il n'est donc pas surprenant que ces conduites aient en commun de mettre particulièrement en difficulté la démarche psychanalytique. Elles la mettent en difficulté non seulement dans sa forme classique de la cure-type, mais plus profondément dans sa finalité même : faciliter la pensée associative, mettre en contact le Moi du patient avec des aspects méconnus de lui-même, généralement douloureux et conflictuels, en se servant du transfert comme outil, c'est à dire du lien objectal, quelle que soit la nature plus ou moins narcissique de ce lien. En effet que constate-t-on en pratique? Que ces sujets sont peu demandeurs spontanément d'une telle démarche; que lorsque celle-ci peut se mettre en place ils

n'ont de cesse de l'attaquer soit en interrompant le traitement soit en le disqualifiant en installant un clivage entre une démarche psychanalytique qui se poursuit sans apporter de changements notables et une pratique addictive qui persiste inchangée, voire s'aggrave. Quand une cure de nature psychanalytique peut advenir, le plus souvent sous une forme aménagée, son déroulement fait l'objet de difficultés suffisamment répétitives pour en devenir caractéristiques.

On peut regrouper ces difficultés autour de deux ordres de phénomènes psychiques liés l'un à l'autre et faits d'une double intolérance : aux affects et au travail d'introjection, dans la mesure où l'un comme l'autre peuvent être éprouvés par le Moi comme la manifestation d'un lien de dépendance affective. Cette phobie du contact affectif psychique rend évidemment difficile le maniement du transfert dont le but est de réactualiser ce type de contact. Il n'est donc pas surprenant de voir se développer une phobie du transfert que le sujet tente de contrôler en le mettant sous emprise : tentative de disqualification et « d'insanisation » ; absences répétées, manœuvres manipulatoires de mise en cause du cadre. Mais ce travail d'emprise est d'autant plus efficace que la relation perverse est plus stable, qu'elle est plus syntone au Moi et que le clivage de ce dernier est plus solide. Inversement il peut échouer en partie du fait de la fragilité des mécanismes de défense de ces sujets, notamment des défenses de caractère et du registre narcissique, les laissant particulièrement sensibles et vulnérables aux aléas des relations d'objet. La fuite de l'objet confronte le Moi aux risques de la dépression narcissique, sa rencontre à ceux d'effets excitants qui menacent de le déborder, l'effacement des limites Moi/Objet conférant à ce dernier un double pouvoir incestueux et aliénant. Dans les deux cas la relation thérapeutique demeure difficile à établir que ce soit par la rigidité des défenses perverses ou par leur fragilité qui laisse le Moi démuni face à la peur de la proximité de l'objet induite par la relation et le pousse à rompre prématurément celle-ci.

La relation thérapeutique illustre ainsi par ses aléas la fonction de ces conduites qui s'offrent comme la solution qui évite ces deux dangers en prenant la place d'un pseudo-objet sous emprise. Mais l'impossibilité d'introjection transforme cette solution en une contrainte à la répétition et c'est le Moi qui tombe sous l'emprise de la contrainte. Les aménagements qui rendent possible la poursuite de la relation et qui permettent que des changements surviennent constituent le moyen privilégié d'accéder aux supports psychiques de ce type de relation.

Comment ouvrir une situation aussi fermée? Si le nœud du problème se situe au niveau du narcissisme, la solution ne peut venir que d'une mobilisation du narcissisme. C'est à mon avis ce que montrent les résultats thérapeutiques, leurs aléas, leurs difficultés et leurs succès. Qu'est-ce qui est en effet susceptible d'induire des changements chez ces patients? Remarquons dès à présent que la voie thérapeutique proprement dite est loin d'être le premier facteur mobilisateur et qu'elle-même se présente avec des approches d'une extrême diversité dont chacune fait état d'une proportion assez semblable de succès et d'échecs. Le point commun à ces facteurs de mobilisation nous paraît résider dans la constitution (ou

reconstitution) d'une alliance narcissique basale. Celle-ci rend possible un minimum d'échange objectal tolérable avec un réinvestissement de ce qui demeure chez le sujet d'auto-érotismes positifs c'est-à-dire de plaisir à fonctionner sans qu'émergent en contrepoint des conduites auto-destructrices.

Ces retrouvailles s'effectuent par les voies qui sont celles décrites précédemment concernant les modalités relationnelles narcissiques : ce que nous appellerons la révélation ou l'établissement progressif d'une continuité relationnelle suffisamment tolérable et sécurisante pour pouvoir en miroir restaurer une trame narcissique psychique stabilisante, autorisant une progressive ouverture vers la différence et la conflictualité. Les deux modalités ne sont pas exclusives l'une de l'autre et la seconde peut faciliter l'émergence de la première au détriment souvent de la poursuite du processus d'ouverture. Nous entendons par révélation la rencontre idéalisante, souvent soudaine, avec un objet narcissique, notamment de l'ordre de la croyance, qui vient occuper dans l'économie de la personnalité la même fonction que la défense et le comportement pervers dont il partage bien des caractéristiques. Il peut notamment avoir un effet de clôture du sujet sur lui-même étendue éventuellement au champ de l'objet de croyance. L'adhésion à une secte en est un bon exemple.

L'idéalisation de l'objet traduit une quête, parfois désespérée, toujours intense, d'un support dans la réalité externe à ce qui manque au niveau intrapsychique et dont le sujet ne peut se consoler. Il y a un appel à l'aide dans l'idéalisation et une tentative de se raccrocher à la réalité externe et au monde perceptif pour compenser l'échec partiel du monde interne et de la réalisation hallucinatoire de désir et contre-investir la destructivité interne. Mais cet accrochage, contrairement à d'autres formes, autorise un travail de liaison narcissico-objectal et une reprise de l'activité de déplacement. L'idéalisation est en effet susceptible d'offrir un étayage narcissique qui rend à nouveau possible car tolérable, moins douloureux et traumatique, la relance d'un plaisir à désirer et la reprise d'investissements objectaux. Le travail associatif, les processus de déplacement des représentations mentales redeviennent possibles et remplacent l'agrippement paralysant et mortifère aux symptômes, objets figés d'un passé qui ne peut être ni intériorisé ni abandonné. Processus de déplacement qui est la condition nécessaire du travail psychique de perlaboration. Mais l'idéalisation peut elle-même se figer, perdre ce pouvoir mobilisateur des investissements, et céder à la fascination de l'emprise comme dans cette fétichisation de l'objet si bien explicitée par E. Kestemberg (Kestemberg, 1978).

**philippe jeammet**

institut mutualiste montsouris

département de psychiatrie de l'adolescent et du jeune adulte

42, boul jourdan

75014 paris

philippe.jeammet@imm.fr

---

**Bibliographie**

- Barande, I. et R., *Antinomie du concept de perversion et épigénèse de l'appétit d'excitation* (Notre duplicité d'être inachevé ou la mère-version), XLII<sup>e</sup> Congrès des Psychanalystes de Langue Française, Montréal. 1982.
- Bollas, C., 1978, The transformational object, *Int. J. Psycho-Anal*, 60, 97-107
- Bowlby J., 1984, Attachement et perte, P.U.F., Paris, vol, 1.2.3.
- Braconnier, A., 1986, Réflexions sur les transformations psychiques. In P. Fedida : *À propos de l'adolescence. Communication et représentation*. Presses Universitaires de France, 21-35.
- Chasseguet-Smirgel, J., 1984, Ethique et esthétique de la perversion. Champ-Vallon. *Confrontations Psychiatriques*, 1989, 31.
- Corcos, M.; Guilbaud, O.; Speranza, M.; Stephan, Ph.; Jeammet, Ph., 1998, Place et fonction du concept d'alexithymie dans les troubles des conduites alimentaires. *Ann. Méd. Psychol.*, 156, n° 10, 668-680.
- Deleuze, G., 1990, *Présentation de Sacher Masoch, le froid et le cruel*. Coll Arguments, Minuit, Paris
- Denis, P., 1997, *Emprise et satisfaction*, Paris, P U F, 262.
- Fonagy, P., Leigh T., Steele M. et al, 1996, The relation of attachment status, Psychiatric classification and response to psychotherapy. *J. of Consulting and Clinical Psychology*, vol. 66, n° 1, 22-31.
- Freud, S., 1914, *Remembering, repeating and working-through*, Standard Edition, T.12, 147-156.
- Green, A., 1990, *La folie privée*, Gallimard, Paris.
- Jeammet, Ph., 2000, Les conduites addictives : un pansement pour la psyché. In *Monographies de Psychopathologie : les Addictions*. Sous la direction de S. Le Poulichet, P U F, 93-108.
- Jeammet, Ph., Corcos M., 2001, Évolution des problématiques à l'adolescence : L'émergence de la dépendance et ses aménagements. in *Références en Psychiatrie*, Doin, Paris.
- Kestemberg, E., 1978, La relation fétichique à l'objet, quelques notations. *Rev. Franç. Psychanal.*, 42, 2, 195-214.
- Khan, M., 1979, *Figures de la perversion*, Gallimard, Paris.
- Mijolla de, A.; Shentoub, S.A., 1973, *Pour une psychanalyse de l'alcoolisme*, Paris, Payot DSMIII, Manuel diagnostique et statistique des troubles mentaux, Paris., Masson, 1983.
- Racamier, P.C., 1980, *Les schizophrènes*, Payot, Paris.
- Roussillon, R., *Paradoxes et situations limites de la psychanalyse*, PUF, Paris, 1991, 130-146.
- Winnicott, D.W., 1971, *Jeu et réalité*, Gallimard, Paris.